



Les silences du palais

de Moufida Tlatli

Fiche technique

Tunisie - 1994 - 2h05

Réalisateur :
Moufida Tlatli

Scénario :
Moufida Tlatli

Musique :
Anouar Brahem

Interprètes :
Hend Sabri
(Alia jeune)
Ghalia Lacroix
(Alia adulte)
Amel Hedhili
(Khedija)

Najia Ouerghi
(Khalti Hadda)

Sami Bouajila
(Lotfi)

Kamel Fazaa
(Sidi Ali)

Hichem Rostom
(Si Béchir)

Hélène Catzaras
(Fella)

Sonia Meddeb
(La Jneina)



Résumé

Alia, 25 ans, n'en peut plus de chanter dans les mariages. Après l'humiliation de cet énième gala, elle exprime son dégoût de la vie et une révolte sourde contre Lotfi, un homme qui partage sa vie depuis dix ans sans jamais l'avoir épousée et qui lui refuse, une fois encore de garder l'enfant qu'elle porte.

L'annonce de la mort du prince Sid Ali la replonge brutalement dans son passé. A l'occasion des obsèques, elle revisite le palais de son enfance, où elle est née d'une mère servante et d'un père inconnu. Peut-être le prince...

Dossier distributeur

Critique

Les Silences du palais offre la rigueur des films qui ont une réelle idée de mise en scène : le silence, ici utilisé comme raccord visuel entre deux séquences, dans huit cas sur dix, donne une continuité d'images singulières. C'est d'autant plus saisissant que ce récit est l'histoire d'une voix, celle de la fille d'une servante de palais, Alia, qui trouve dans son chant le moyen assuré de se donner une identité et d'éveiller à sa sensualité les hommes du palais, qui n'avaient jusque-là d'intérêt que pour sa mère. L'aller-retour silence-voix produit un effet de respiration et de suspension du temps réel, accompagné de

L E F R A N C E

LES AMIS DU BON CINÉMA

gestes et de visages qui, libérés des commentaires, ou des bruits de fond trop présents, apparaissent comme dénudés, comme livrés à eux-mêmes, dans une quiétude faite pour trancher avec la violence contenue des rapports humains. Ce pari sur le maintien d'une image muette n'est pas seulement original dans le cinéma arabe, à l'atmosphère sonore souvent saturée, il l'est encore d'un point de vue strictement cinématographique, comme mode spécifique de mise en scène et comme vecteur d'une douce énergie poétique. La structure en flash-back justifiée par le retour de Alia dans le palais de son enfance, endommage malheureusement ce bel édifice d'amertume par sa platitude et son classicisme vieillot. C'est que **Les silences du palais** est moins un film sur le souvenir de faits passés que sur le sentiment de faits présents qui, par leur éclat deviendront ce passé.

Séphane Malandrin
Les Cahiers du Cinéma n°483
Septembre 1994

En un étrange voyage dans le temps, **Les silences du palais** donne au spectateur des points de repère qui ne sont pas les siens, par une construction en flash-back dont les deux temps - celui de la remémoration et celui des faits remémorés - se situent tous deux dans le passé.

Le voyage dans l'espace proposé par Moufida Tlatli n'est pas moins déroutant. Excepté les plans de la première séquence et ceux de la conclusion, le décor se cantonne pratiquement aux dépendances du palais d'un bey, au début des années cinquante, dans une Tunisie encore sous tutelle française ; les incursions de la caméra hors de ce lieu précis, incursions qui se limitent à l'étage du palais - dans les appartements des maîtres - et au parc - contrôlé par eux -, sont à chaque fois génératrices de crises...

L'histoire est très présente dans **Les**

silences du palais. Mais les grèves, les manifestations, la lutte pour l'indépendance, tous ces événements considérables ne s'y entendent guère qu'à la radio...

Le vécu du film est un vécu modeste et souvent chaleureux, où grandit, très entourée, une jeune fille qui se demande qui est son père et comment éplucher les légumes. L'image est lumineuse, les couleurs sont chatoyantes, le jardin est édénique. Le colonialisme aurait du bon, si les autochtones pouvaient figurer sur la photo de famille...

Un flash-back est souvent très difficile à faire accepter. Il oblige le spectateur à renoncer à un univers dans lequel il avait fait l'effort de s'impliquer, pour s'adapter à un autre univers, dont l'enjeu dramatique est *a priori* absent puisque son aboutissement est connu. Dans **Les silences du palais**, l'artifice du gros plan - avec de préférence un léger zoom - sur l'acteur (en l'occurrence l'actrice) en train de se concentrer sur un passé sur le point de resurgir est plusieurs fois répété, alors que le récit remémoré aurait pu sans difficultés avoir sa propre autonomie. Mais le flash-back donne ici le recul et la distance, et cette distance est double puisque, comme on l'a vu, le "présent" du film se situe il y a une trentaine d'années.

En fait, le sens du film eût été absolument tragique si le flash-back s'était superposé à notre contemporain. Que la Tunisie proprement dite - comme c'est probable - constitue le référent du récit, ou le Maghreb tout entier - le statut des femmes est un des enjeux du film - ou l'Afrique ou le monde, la ligne de flottaison de l'humanité, en quarante ans, n'a pas tant progressé que ça (sous l'égide du FMI et de la Banque mondiale, elle tend même, ces temps-ci, à régresser).

Pour décrire une période - la décolonisation - qui offrait tant d'espoir, mieux vaut la rapporter à une époque qui en offrait tout de même un peu. Un espoir chaque fois plus modeste, qu'il faut tout de même entretenir.

Eric Derobert
Positif n°404 oct.1994

(...) La Tunisie est devenue indépendante, mais la condition des femmes a-t-elle réellement évolué ?

La question est au cœur des **Silences du palais**, long flash back entrecoupé de retours au présent. C'est pour y répondre que Moufida Tlatli a choisi cette construction, au risque de charger son film, d'en différer le vrai démarrage. De fait, les scènes situées au présent sont les moins convaincantes et le récit ne trouve réellement son rythme que dans la description attentive et minutieuse de l'enfance d'Alia et de la vie des femmes au milieu desquelles elle a grandi.

"*Toute notre vie est un couvrefeu*", affirme l'une d'entre elles. Une vie d'ombres et de silences, que viennent seulement éclairer la solidarité des recluses, leur humour, leurs chansons, la dérision tranquille, parce que fataliste, avec laquelle elles considèrent leur propre existence. Pour Alia, la lumière est venue de ses dons pour la musique, de l'exceptionnelle beauté de sa voix, de sa rencontre avec Lofti, à l'heure où la Tunisie tournait une page de son histoire.

- Pour sa mère, il n'y eut que le silence, pour étouffer les velléités de révolte qui pouvaient naître de sa condition d'esclave, pour cacher à sa fille le nom de son père, qu'elle continua pourtant, peut-être, d'aimer en secret. Car le silence est aussi "*la seule règle du plaisir*". Mais de quel plaisir s'agit-il, pour que cette femme ait dû le payer du prix de sa vie ? "*Ce qu'a subi ta mère peut te rendre folle toi aussi*". Alia a entendu cet avertissement et il lui faut parcourir à nouveau le chemin de son enfance pour exorciser son passé. Le grand mérite de la réalisatrice est d'avoir su montrer que, dans cet univers raffiné et décadent, la sensualité engendrait la cruauté, qui en retour exacerbait la sensualité. L'attention qu'elle porte aux gestes quotidiens des femmes, l'intensité qu'elle donne aux moments de tendresse et aux instants de désir, la manière qu'elle a de saisir dans un

regard le désarroi, la peur ou l'amour font le prix de ce film de pénombre et de lumière.

Pascal Merigeau
Le Monde du 8 août 1994

Moufida Tlatli

Née à Sidi Bou-Saïd, elle est diplômée de l'HIDEC à Paris en 1968. Tout d'abord scripte et directrice de production à l'ORTF (Paris) de 1968 à 1972, c'est comme monteuse qu'elle travaille depuis 1972 sur de nombreux films parmi lesquels : **Omar Gatlato**, de Merzek Alouache ; **Nahla**, de Farouk Beloufa ; **La mémoire fertile** de Michel Khleifi ; **L'ombre de la terre**, de Taieb Louhichi ; **Traversée**, de Mahmoud Ben Mahmoud ; **Les baliseurs du désert**, de Nacer Khemir ; **Halfaouine-l'enfant des terrasses**, de Férid Boughedir. Avec **Les silences du palais**, elle passe pour la première fois à la réalisation.